

## Adrien ou chacun son bien.

**Numéro d'inventaire** : 1981.00035.81

**Type de document** : image imprimée

**Éditeur** : Pellerin (Epinal)

**Imprimeur** : Pellerin

**Période de création** : 4e quart 19e siècle

**Date de création** : 1890 (vers)

**Inscriptions** :

- numéro : 619

**Description** : Planche de 16 images (70 x 57) en couleurs avec légendes.

**Mesures** : hauteur : 385 mm ; largeur : 287 mm

**Notes** : Morale : Respecter le bien d'autrui, ne pas le dérober.

**Mots-clés** : Images d'Epinal

Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille

**Filière** : aucune

**Niveau** : aucun

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill. en coul.

PELLERIN & C<sup>o</sup>. imp.-édit.

# ADRIEN OU CHACUN SON BIEN

IMAGERIE D'ÉPINAL. N° 619



ANNA. — La ! voilà... toutes ces marguerites ne sentent rien, je vais planter du réséda dans tout le jardin. Adrien va être bien surpris quand il viendra de la pension.



ADRIEN. — Maman, venez donc voir le joli chef-d'œuvre d'Anna ; mes belles marguerites sont toutes arrachées. O la vilaine petite fille, je lui casserai toutes ses poupées.



LA MAMAN. — Calme-toi, mon enfant, ta sœur a eu tort de toucher à tes fleurs ; mais elle est plus jeune que toi, et tu dois être le plus raisonnable, laisse-lui ses poupées.



LE PAPA. — Adrien, je vais faire une longue promenade, veux-tu venir avec moi ? — de tout mon cœur, laisse-moi emmener César, pour jouer sur la route.



ADRIEN. — Père, voyez donc les belles roses, je vais en cueillir un bouquet.  
LE PAPA. — Mon ami, tu n'as pas le droit de toucher à ces fleurs, qui sont la propriété de Jean Boulot.



Frappe à la porte de Jean Boulot pour qu'il te vende ses roses.  
ADRIEN. — Père, j'crois qu'il est absent.  
LE PAPA. — Eh bien, mon ami, allons vers le bois, tu feras un autre bouquet.



Oh ! père, que ce terre est joli ; regardez, il est tout rose.  
LE PAPA. — Ici, mon enfant, tu peux cueillir des fleurs autant que tu en voudras.



ADRIEN. — Voyez-donc, j'ai trouvé ces deux œufs dans un panier là.  
LE PAPA. — Reporte ces œufs où tu les as trouvés, ils ne sont pas venus seuls dans le panier.



LA PETITE PAYSANNE. — Tiens, qui donc a pris mes œufs. C'est sans doute ce jeune Monsieur, là-bas.  
LE PAPA. — Adrien, voilà la propriétaire des œufs, rends-les-lui.



LA PETITE PAYSANNE. — Dites donc, le petit Monsieur, vous m'avez pris mes œufs, moi je prends votre chapeau et vos fleurs. Courez après moi les chercher. Les voilà.



ADRIEN. — Oh ! elle a pris mon chapeau, elle se sauve avec, veux-tu me rendre mon chapeau, petite voleuse, attends ! je sais aussi courir, je t'attraperai bien.



LA PETITE PAYSANNE. — C'est vrai, mon petit Monsieur, vous courez bien, ah ! ah ! ah ! vous y allez ventre à terre, et vous faites vraiment bien les omelettes sans beurre !



LE PAPA. — Petite, viens ici. Que vois-tu faire de ces œufs ?  
— Les vendre à la ville, Monsieur.  
— Combien les aurais-tu vendus ?  
— Trois sous pièce, Monsieur.  
— C'est bien.



LE PAPA. — Adrien, tu vas donner à cette enfant le prix de ses œufs et tu ajouteras quelque chose pour la récompenser de la peine qu'elle se donne à nettoyer tes habits que tu as gâtés en tombant.



LA PETITE PAYSANNE. — Mon petit Monsieur, je suis bien fâché du dommage, voici votre chapeau et vos fleurs.  
ADRIEN. — Tiens, va, ne m'en veux pas, voilà cinquante centimes pour tes œufs et pour ta peine.



Allons, mon fils, il est temps de rentrer ; si tu veux m'en croire, tu te garderas désormais de toucher à ce qui ne t'appartient pas. Tu vois que l'on risque de perdre son chapeau, et ses pièces de cinquante centimes.